

Texte publié in, *Dans le dehors du monde. Exils d'écrivains et d'artistes au XX<sup>e</sup> siècle*, Textes recueillis par Jean-Pierre Morel, Wolfgang Asholt, Georges-Arthur Goldschmidt, Presses Sorbonne nouvelle, 2010.

## **L'écriture d'un exilé comme seule voie de retour à un monde assassiné**

Janine Altounian, Paris

### **Résumé :**

En partant de ces lignes de Aharon Appelfeld :

« Ses parents lui apparaissent comme des êtres qui ont été arrachés d'un endroit sans être plantés ailleurs, et ce malheur l'accompagne partout [...] Parfois il ressemble à un homme qui a connu l'exil puis erré de nombreuses années, dont le chemin vers la maison lui aurait été révélé en rêve. À présent il craint de perdre l'itinéraire.", je tenterai d'évoquer les conditions d'existence des survivants à une extermination qui ne sont pas, à proprement parler, des "exilés", puisque le lieu dont ils ont été expulsés n'existe plus.

On réfléchira à l'enjeu existentiel que représente, pour Appelfeld, la transmission de la tradition ou son absence en tant que facteur essentiel de survie pour les êtres "portant en eux un héritage ancien qui avait été décapité". L'anamnèse de cette transmission que l'écriture promeut ou qui engendre cette écriture redonne vie aux traces de ce que l'enfant chez le rescapé a aimé ou réanime le souvenir de l'objet d'amour qu'il a été pour ceux qui furent assassinés. Seule l'inscription de ces traces peut donner sens et poids à la vie de l'écrivain-survivant ou de ses héritiers.

(*L'amour, soudain*, Éd de l'olivier, 2004, pp. 97,115,164)

Cette contribution sera une sorte de lecture de deux livres de l'écrivain israélien, Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*<sup>1</sup> et *L'Amour, soudain*<sup>2</sup> : je vais en citer de très nombreux extraits pour mettre notamment en lumière la façon particulièrement bouleversante avec laquelle l'auteur présente son existence d'exilé survivant à l'assassinat de ses parents et à l'arrachement violent d'un pays natal

<sup>1</sup> Éditions de l'Olivier, 1999.

<sup>2</sup> Éditions de l'Olivier, 2004.

qui désormais n'existe plus. Mon travail est en effet né d'une violente émotion éprouvée à leur lecture, émotion que je souhaiterais précisément analyser. À première vue celle-ci ressemble à la commotion ressentie au retour d'un lieu d'où l'on se serait vu, soi-même, exilé sans en avoir emporté le souvenir de ce qu'il a été. Autrement dit, je fais l'hypothèse que le lecteur d'Appelfeld vit, à son propre compte, le mouvement même que l'écriture de l'auteur effectue tout au long de son déploiement : un mouvement de retour à un lieu disparu. On pourrait désigner ce lieu comme celui qui recèle les objets parentaux jadis aimés et l'objet d'amour que le sujet lui-même dut être pour eux, objets que la magie d'une remémoration textuelle retrouve ensevelis sous les décombres de la destruction.

Le bouleversement dont j'aimerais ici pouvoir rendre compte a donc été provoqué en moi par une modalité d'écriture qu'Appelfeld définit par le terme même de *forage*. Il assigne, en effet, explicitement à son travail la visée d'une exhumation car, en écrivant, il se donne pour tâche de plonger profondément dans sa lointaine mémoire, de manière à faire émerger en lui les couches enfouies d'un passé constitutif de son être mais irrémédiablement perdu :

« À cette époque il écrivait beaucoup et effaçait beaucoup. Parfois il avait le sentiment de creuser au bon endroit. Le forage s'effectuait lentement, mais son intuition lui disait que, s'il persévérait, il arriverait à une nappe d'eau vive »<sup>3</sup> « il avait erré dans des champs qui n'étaient pas les siens, mais ces dernières années il avait découvert un réservoir d'eau vive enfoui en lui »<sup>4</sup>

Je me bornerai à ne retenir que deux aspects de cette écriture : celui où elle se présente comme une reconstitution psychique de l'écrivain, proche de celle qui peut s'opérer, chez un sujet, lors d'un travail analytique et celui où elle devient un enregistrement témoignant d'images visuelles, acoustiques, topographiques de lieux et d'êtres anéantis.

Si, en convoquant la mémoire, l'acte d'écrire élabore une mise en lien de l'auteur à un monde effacé, c'est parce que le forage ainsi effectué permet, par les souvenirs et les identifications aux parents que ceux-ci éveillent en lui, de frayer une sorte de cheminement psychique le conduisant jusqu'à une « nappe d'eau vive », c'est à dire jusqu'aux sources oubliées de sa vie. Appelfeld nous rappelle

<sup>3</sup> *L'amour, soudain*, p. 82.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 227.

d'ailleurs que cette mémoire est avant tout sensorielle, c'est dans les ressentis corporels qu'elle a inscrit à jamais ses traces :

« La guerre s'était terrée dans mon corps, pas dans ma mémoire. Je n'inventais pas, je faisais surgir des profondeurs de mon corps des sensations et des pensées absorbées en aveugle »<sup>5</sup> « Plus de cinquante ans ont passé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.[...] et pourtant je ressens ces jours-là dans tout mon corps [...]La mémoire [...] a des racines profondément ancrées dans le corps. Il suffit parfois de l'odeur de la paille pourrie ou du cri d'un oiseau pour me transporter loin et à l'intérieur. Je dis bien à l'intérieur bien que je n'aie pas encore trouvé de mots pour ces violentes taches de mémoire »<sup>6</sup>

L'enfance de l'auteur ayant été, au cours de la Shoah, amputée de son horizon par le massacre des êtres chers et l'effondrement de leurs lieux de vie, l'ailleurs de l'enfant survivant et traqué qu'il fut doit être préalablement retrouvé, reconstitué au sein d'une mémoire fervente qui va promouvoir douloureusement son écriture ou qui, à l'inverse, va s'engendrer d'elle tout au long d'une parturition existentielle :

« De temps à autre il parle de son écriture, des nombreuses nuits qu'il a passées à creuser les mauvais puits [...] Une fois il dit : »je dois aller de toute urgence à la maison – Quelle maison ? – Celle de mes parents [...] Les mots qui ne sont pas reliés à une souffrance ne sont pas des mots, mais de la paille. Toutes ces années je suis allé vers des lieux auxquels je n'appartenais pas, vers des mots qui n'étaient pas nés de moi [...] des mots qui ne sont pas nés de mes propres douleurs»<sup>7</sup>

L'écriture efficiente, c'est à dire créatrice de liens qui seuls peuvent donner sens et poids à la vie de l'écrivain survivant, est ainsi celle qui naît, dans la souffrance, des lieux intimes à revisiter, à ressusciter et à réhabiliter afin que la transmission puisse étendre jusqu'à lui et jusqu'à sa vie présente son irradiation bienfaisante.

Les modalités quasi hallucinatoires de cette anamnèse par l'écriture épousent alors la figure métaphorique d'un *retour* d'exil sous forme d'un itinéraire généré par une mémoire qui va effectuer peu à peu un *retour* à l'univers humain, culturel et géographique englouti :

« Parfois il ressemble à un homme qui a connu l'exil puis erré de nombreuses années, dont le chemin vers la maison lui aurait été

<sup>5</sup> *Histoire d'une vie*, p.223.

<sup>6</sup>*Histoire d'une vie*, p. 66

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 118.

révélé en rêve. À présent il craint de perdre l'itinéraire. Il écrit fiévreusement, comme dans une course contre la montre. Il tourne la tête de temps à autre pour mesurer sa progression, et vérifier s'il ne s'est pas perdu »<sup>8</sup>

### Un retour d'exil

Je commencerai par attirer l'attention sur la teneur particulière des traces ainsi revivifiées qui, au cours de ce *retour* effectué par l'écrivain et, en écho, par la lectrice que je fus, m'a bouleversée et amenée à parcourir un semblable cheminement du souvenir en moi.

On pourrait en effet penser que la réception de la tradition grâce au travail mémoriel réalisé par Appelfeld constitue, comme il est fréquent, un simple enjeu identitaire pour lui. Or les constituants de cette identité se nouent ici, avant tout, à ceux de la foi qui, avec ses moments de recueillement, rythmait naguère la vie quotidienne de ses grands parents :

« Je compris seulement plus tard que mes parents portaient en eux un héritage ancien qui avait été décapité [...] Il est vrai qu'ils avaient perdu le silence actif de leurs parents, ce silence qui est prière, et lien au Dieu des pères »<sup>9</sup>.

La remontée des souvenirs chez Appelfeld trouve ainsi son ancrage le plus solide dans les figures grands-parentales de sa petite enfance et notamment dans le bain de paroles ou de silence dont se ritualisait leur vie:

« Hier il lui a confié que la route vers sa maison, qui était barrée, s'est ouverte depuis son retour de l'hôpital. La maison première s'avère-t-il, ne fut pas celle des parents mais celle des grands-parents. »<sup>10</sup>

Mais ces réminiscences de leur culture, de leur langue yddish et de leur croyance représentent en fait pour l'orphelin caché pendant de longs mois dans l'abri précaire d'une forêt, essentiellement un lieu de repli, un objet à aimer/sauver qui l'entoure fantasmatiquement d'une compagnie humaine au sein d'un environnement inhumain.

Le souvenir de cette foi de la tradition juive dans laquelle l'enfant de cinq ans a baigné au temps de ses vacances dans les Carpates devient, dans la désertification d'un présent terrorisant, un facteur inestimable de survie corporelle et psychique, une enveloppe protectrice, en quelque sorte anesthésiante face à la violence

<sup>8</sup> *L'amour, soudain*, p. 164.

<sup>9</sup> *Histoire d'une vie*, p.115.

<sup>10</sup> *Histoire d'une vie*, p. 148.

insoutenable d'un total abandon du monde :

« À cette même époque m'habitait un autre sentiment, qui avait commencé à poindre dans la maison de mon grand-père au village, puis dans la forêt lorsque j'y fus seul, quelque chose comme un sentiment religieux. Je vais tenter d'expliquer. Je viens d'une famille assimilée, sans la moindre trace de foi religieuse[...] Je sentais parfois, que ma mère avait une tendresse cachée pour la foi de ses pères [...] J'aimais le village de Grand-père et Grand-mère[...] le mystère était partout [...] ma conscience fut imprégnée du sentiment que Dieu résidait seulement à la campagne. Là-bas j'allais avec Grand-père à la synagogue, j'écoutais la prière [...] Plus tard, lorsque je m'enfuis du camp et me retrouvai dans la forêt, ces sensations de mystères me revinrent. J'étais sûr que Dieu me sauverait et me ramènerait mes parents. »<sup>11</sup>

Cette aptitude à croire, alors que la réalité se vit dans un dénuement qui discrédite toute croyance, cet attachement à la pensée magique d'un espoir sans fondement est donc susceptible d'exercer ainsi une fonction de sauvegarde psychique en invalidant la perception rationnelle d'une situation sans issue.

« Il me semblait que si je trouvais le bon chemin, il me conduirait droit à mes parents. La pensée que mes parents m'attendaient m'a protégé durant toute la guerre[...] Parfois je restais immobile pendant des heures à attendre mes parents [...] Parfois la tristesse de mourir sans revoir mes parents en ce monde m'assaillait[...] J'étais persuadé qu'après ma mort je ne m'égarerais plus,[...] il n'y aurait qu'un chemin, et il me mènerait directement à eux »<sup>12</sup>

Une semblable fidélité à l'incroyable maintien en vie, une disposition à surseoir aux arrêts de la lucidité et à suspendre l'empire du principe de réalité, m'ont ramenée moi-même au souvenir ancien d'une posture analogue chez une vieille exilée que j'avais aussi, sans me le dire, timidement aimée. C'était bien cette figure grand-maternelle qui avait, sans nul doute, suscité en écho chez moi la forte émotion éprouvée à l'évocation des grands parents de l'auteur et réveillé la tendresse d'une inépuisable dette envers elle et ses semblables. Puisqu'au centre de ce souvenir écran d'un inconsolable exil se trouve également un acte de piété, incompréhensible à mes yeux et pourtant salvateur, je me permets de lire quelques lignes écrites pour le soustraire à l'oubli:

« Du Divan terrifiant qui, en 1915, promulgua pour les miens les édits de la déportation vers l'épouvante et la mort jusqu'au divan de l'analyste [...] m'ont acheminée après coup, par leurs effets

<sup>11</sup> *Histoire d'une vie*, p. 147.

<sup>12</sup> *Histoire d'une vie*, p. 80.

inéluçtables, meurtriers et salvateurs, les récits, larmes et oraisons du divan merveilleux de grand-mère, les douceurs conviviales et petits cafés, les tricotages, travaux d'aiguille et raccommodages avec la vie, les accueils familiers et nostalgiques de son « sédir »<sup>13</sup> des mille et une œuvres de survie, là où s'étaient à jamais blotties mes tristesses d'enfant, mes espoirs d'évasion, mes rêves d'un ailleurs plus léger, d'un ailleurs me souriant, me parlant, parlant à moi, et non plus en moi. Berceau ancestral recouvert de ses kilims élimés, restes des chaleurs laissées au Pays, il trône en ma mémoire, austère et protecteur. Son souvenir se condense en moi avec le divan étrangement familial, tout aussi peu occidental de la *Berggasse*<sup>14</sup> et m'invite, avec son ultime mystère, aux lointains de l'inconscient, au loin chez grand-mère, à l'orée de sa maison de Boursa<sup>15</sup> aux dalles fraîches.

En quoi donc cette vieille femme transplantée espérait-elle quand, assise près de moi, au bord de l'auguste divan devenu mon lit pour la nuit, elle m'apprenait le signe de croix et le Notre Père en arménien? Évidemment en rien pour elle-même. J'entendais dans sa litanie ce double message: « Nous n'avons plus rien, rien qui nous contienne./ Nous sommes notre dignité, notre mémoire », ou encore: « Je n'ai plus la joie de vivre en cet exil, pas de joie à te transmettre./ Je me réjouis de toi, tu es toute la joie de ce qui me fut cher ». En hommage à cette transcendance que je ne comprends pas, sorte d'amour de l'existence par expérience de son envers, qui contraint à espérer puisque toute espérance est perdue, qui m'enjoint d'interroger la vie puisqu'elle leur est restée, je demeure fidèle à leur interrogation en attente d'espoir.»<sup>16</sup>

C'est ainsi mon expérience d'enfant inquiétée à jamais par les deux référents invisibles des paroles de l'aïeule : Dieu et l'inaccessible « pays d'avant » qui m'a contrainte à comprendre comment, chez Appelfeld, la résistance par l'acte d'écrire à l'effondrement de son monde et, chez l'enfant abandonné qu'il fut, la résistance à l'omnipotence de la menace mortelle par la reviviscence hallucinée des porteurs de sa tradition sont une seule et même chose. Je pourrais totalement souscrire à sa déclaration :

<sup>13</sup> Le « sédir » (terme arabo-turc) est constitué d'un bâti en bois étroit, sans dossier, recouvert d'un rembourrage qui sert de matelas et de siège à plusieurs personnes. Il renvoie la plupart du temps à un cadre de vie austère et pauvre.

Le « divan » (terme persan). Il faut remarquer que dans sa langue d'origine ce terme désigne également un recueil de textes fondamentaux, une collection de poésies(cf. « le Divan » de Gœthe); figure métonymique pour désigner en somme des paroles essentielles et leur lieu d'émergence qui rappelle, là où on s'y attend le moins, le cadre de la cure tel qu'il a été institutionnalisé par Freud.

<sup>14</sup> Cf. *La maison de Freud Berggasse 19 Vienne*, Edmund Engelman, Seuil, 1979.

<sup>15</sup> Ma grand-mère maternelle dont il est question ici était, comme la famille de mon père originaire de cette ville d'Asie Mineure au sud de Constantinople.

<sup>16</sup> Texte recomposé à partir de : « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, (préface: R. Kaës, Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 1990, 2003, p. 1-2 et de : *La Survivance, / Traduire le trauma collectif*, (pré- et postfaces Pierre Fédida, René Kaës), Dunod / Inconscient et Culture, 2000, 2003, p. 10.

« J'aimais mes grands-parents. C'était un amour caché dont je n'avais pas conscience. Ce n'est que lorsque j'ai commencé à écrire qu'il s'est révélé à moi – Écrire c'est faire surgir des choses de l'oubli ? [...] – Manifestement, oui »<sup>17</sup>

La piété du Grand-père permet d'ouvrir, au sein même de la persécution, l'espace psychique d'une altérité et donc d'une adresse: celle à Dieu, Je rappellerais ici ce qu'écrit Michel de Certeau sur la résistance des torturés:

« Dans leurs récits, des torturés indiquent à quel point de défaillance advient leur résistance. Ils ont " tenu ", disent-ils, [...] pour avoir prié, c'est-à-dire supposé une altérité, Dieu, dont aucune aide ni justification ne leur venaient [...] Cette résistance échappe aux bourreaux parce qu'elle n'est rien de saisissable. [...] Pareille résistance ne repose sur rien qui [...] lui appartienne [au torturé]. Elle est un non préservé en lui parce qu'il n'a pas. »<sup>18</sup>

Le souvenir attendri de cette forme d'adhésion à la vie permet d'ouvrir aussi plus tard, chez le petit fils, l'espace symboligène et structurant d'une absence, celle de l'aïeul vénérable et des siens. Il insuffle peut-être à la dérélition de l'orphelin la capacité d'effacer la délimitation entre le passé et le présent, entre les morts et les vivants, entre la cruauté de leur disparition irréprésentable et leur existence dans «le monde de vérité ».

« Il m'apparut clairement que le monde que j'avais laissé derrière moi- les parents, la maison, la rue et la ville- était vivant et présent en moi, et tout ce qui m'arrivait, ou m'arriverait à l'avenir, était relié au monde qui m'avait engendré. Dès lors que cela m'apparut, je n'étais plus un orphelin qui traînait sa condition mais un homme qui avait prise sur le monde »<sup>19</sup>

Bien qu'assassinés, ce sont ces disparus, ressuscités psychiquement chez l'enfant devenu adulte, qui seuls ont le pouvoir d'offrir un nid imaginaire à la sauvegarde de sa vie. Ce pouvoir qu'ils ont, dans leur infinie misère, bouleverse le lecteur qui se voit renvoyé, lui aussi, à ses premiers liens peut-être oubliés. « Rends à Ernest ses parents » dit Iréna qui accompagne la quête de l'écrivain dans *L'amour soudain*, autrement dit elle lui souhaite la capacité d'introjecter une identification à ceux qui sont morts:

« Rends à Ernest ses parents. Sans parents nous n'avons aucune prise. Ils nous protègent ici-bas, et lorsqu'ils sont dans le

<sup>17</sup> *L'amour, soudain*, p. 196.

<sup>18</sup> Michel de Certeau, « L'institution de la pourriture : LUDER », in *Histoire et psychanalyse ; entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 160-161.

<sup>19</sup> *Histoire d'une vie*, p. 169

monde de vérité ils ne sont pas moins liés à nous. Elle pria si profondément qu'elle revit les parents d'Ernest...»<sup>20</sup>

La piété du grand-père va jusqu'à faire naître, chez l'enfant devenu dans le camp de transit un adolescent, une étrange aspiration à « apprendre à prier » comme lui, c'est à dire à s'identifier dans la parole et la gestuelle aux mêmes instances tutélaires que celles des objets jadis aimés de lui et dont il avait reçu la chaleur protectrice du premier amour. Pouvoir habiter la prière grand paternelle, retrouver la mémoire gestuelle de ses rituels redonne en somme vie à ce que l'enfant chez le rescapé a aimé ou réanime en lui le souvenir de l'objet d'amour qu'il a été pour ceux qui furent éliminés du monde.

« C'était un ruisseau dont j'avais le souvenir, du temps des vacances avec mes parents [...]. À intervalles réguliers je m'agenouillais pour boire de son eau. Je n'avais pas appris à prier, mais cette position me rappelaient les paysans qui travaillaient aux champs et qui s'agenouillaient, se signaient et restaient immobiles »<sup>21</sup>

En pointant ici l'influence dilatoire de cet attachement à la foi et à la tradition des ancêtres, j'attribue avant tout une importance déterminante non pas aux contenus d'une telle foi - la croyance par exemple à un Dieu sauveur ou dispensateur de sens - , mais au mouvement psychique qui anime l'acte de croire en tant que tel.

« Ma mère fut assassinée au début de la guerre. Je n'ai pas vu sa mort, j'ai entendu son seul et unique cri. Sa mort est profondément ancrée en moi - et, plus que sa mort, sa résurrection. [...]J'espérais sans relâche que mes parents viendraient me chercher. Ce fol espoir m'accompagna durant toutes les années de guerre. Il s'élevait de nouveau en moi chaque fois que le désespoir posait ses lourds sabots sur moi »<sup>22</sup>

Pour montrer l'importance qu'Appelfeld accorde à la croyance dans l'obstination à survivre, je rapporterais les propos qu'il tient à un journaliste:

- L'instinct de vivre est-il inné ? : « Oui, et il est extrêmement fort, mais cela ne suffit pas. Vous devez croire en quelque chose {...} Il faut donc prendre en compte également le facteur de la foi ».

- Religieuse ? : « Pas nécessairement. Cela pouvait être la foi dans le communisme, pour autant que celle-ci permette de tracer une voie, et de vous rattacher à d'autres personnes »<sup>23</sup>

<sup>20</sup> *L'amour, soudain*, p. 59.

<sup>21</sup> *Histoire d'une vie*, p. 67.

<sup>22</sup> *Histoire d'une vie*, p. 68/69.

<sup>23</sup> Interview par Giora Eilon, *extrait du journal local « Yeroushalaim », le 15 mars 2002*: L'instinct de vivre est-il inné ? « Oui, et il est extrêmement fort, mais cela ne suffit pas. Vous devez croire en quelque chose, il faut que vous ayez un but.



Autrement dit, la foi maintient dans la vie psychique la représentation d'une altérité et celle d'être « rattaché à d'autres personnes ». Et la fonction psychique assumée par les rituels d'observance de cette foi qui, bien qu'illusion dénoncée comme « opium du peuple » épargnant, comme dit Freud, la « névrose individuelle », préserve ici de la paralysie du désespoir et de l'angoisse.

« À vrai dire, tout le temps que dura la guerre, mes parents se confondaient avec Dieu en une sorte de chœur céleste [...] destiné à venir me sauver de ma vie malheureuse »<sup>24</sup>

Ce que Freud écrit sur le pouvoir aveuglant de la religion qui met en échec les lumières de la raison est effectivement confirmé en tous points par la technique de salut à laquelle l'enfant a spontanément recours :

« Sa technique consiste à rabaisser la valeur de la vie et à déformer de façon délirante l'image du monde réel, ce qui présuppose l'intimidation de l'intelligence. À ce prix, par fixation violente d'un infantilisme psychique et inclusion dans un délire de masse, la religion réussit à épargner à de nombreux hommes la névrose individuelle. »<sup>25</sup>

Mais, en cette occurrence où être homme signifie être condamné à être tué et où percevoir la réalité convainc de l'imminence de sa mise à mort, la sagesse ne peut que préférer pour un temps « déformer de façon délirante l'image du monde réel » et rechercher « l'intimidation de l'intelligence... par fixation violente d'un infantilisme psychique ».

« S'il possédait la foi de ses pères, il remercierait Dieu de lui avoir montré le chemin vers lui-même, vers ses ancêtres et ses parents. Il lui est plus facile d'écrire sur ses grands-parents que sur ses parents, qui lui ont légué le doute et la mélancolie. [...] « Nous sommes nés ici [dans les Carpates]. Par erreur nous avons été chassés de ce jardin d'Eden et exilés. Mais l'erreur a été réparée ? Nous sommes enfin revenus à l'endroit où Dieu et l'homme habitent ensemble, et bientôt nous arriverons au sanctuaire. – Au sanctuaire ? s'étonna Iréna. – Il n'y a rien qui puisse te faire peur. La maison de Grand-père est son sanctuaire. Il ne comporte pas d'autel, on n'y sacrifie pas, c'est juste la porte du ciel »<sup>26</sup>

---

[...] que ce soit achever un travail de recherche, retrouver [votre] femme, rester en vie pour revoir [vos] enfants [...] Il faut donc prendre en compte également le facteur de la foi. Religieuse ? « Pas nécessairement. Cela pouvait être la foi dans le communisme, pour autant que celle-ci permette de tracer une voie, et de vous rattacher à d'autres personnes. »

<sup>24</sup> *Histoire d'une vie*, p. 145-147.

<sup>25</sup> S. Freud, 1930, *Malaise dans la culture: Œuvres complètes de Freud/Psychanalyse*, XVIII, p. 272. *GW*, XIV, p. 443/444.

<sup>26</sup> *L'amour, soudain*, p. 229-230.

Je voudrais par là émettre quelque réserve à l'égard d'une certaine psychanalyse aveuglément « laïque » qui, oubliant que les vertus de la désillusion ne prennent sens que sur fond des premières illusions nécessaires à l'enfance<sup>27</sup>, feint d'ignorer que, chez ceux qui ont été privés d'enfance, il est vital de sauver, voire de constituer provisoirement l'humus de quelques illusions, fussent-elles celles de la religion ou d'une tradition révolue de nos jours.

Les soldats, la plupart âgés de vingt ans, étaient déjà spécialisés dans tel ou tel métier et leur vision du monde était laïque, mais l'idée que les racines de notre culture étaient dans le monde de la foi ne les avait pas quittés »<sup>28</sup>

Appelfeld ne prône pas, en prosélyte, la foi et la tradition de ses grands parents, sa critique sévère des pratiques endoctrinantes rencontrées à son arrivée en Israël indique bien la distance qu'il prend vis à vis de toute instrumentalisation d'une tradition réifiée. Il renvoie surtout au pouvoir subjectivant de la tradition et signifie que seul un enracinement psychique dans les traditions ancestrales d'une croyance en une quelconque transcendance peut permettre à leurs héritiers d'affronter l'emprise d'un siècle meurtrier qui a généré et génère de nos jours des destructions massives d'êtres humains et de leur culture.

« Ni la maison de mes parents, ni la guerre,[...] ni l'armée, ni même l'université ne m'avaient relié à mes pères et aux sources de leur foi. Il existait sans aucun doute une grande foi juive, mais je ne connaissais pas les chemins qu'elle empruntait [...] "Le collectif précède [l'individu] car c'est lui qui a forgé la langue, la culture et la foi" »<sup>29</sup> « Dov Sadan savait exactement d'où je venais, quels étaient les héritages aveugles que je portais en moi. Il avait également deviné, que plus tard, ces héritages deviendraient les fondements de ma vie »<sup>30</sup>

Cette position complexe qui tire sa force de la fidélité à une appartenance sans dicter pour autant une adhésion à des investissements devenus caduques dans l'histoire du sujet, pourrait être rapprochée - car elle vaut pour tout exilé devenu diasporique - de la façon dont le Freud des Lumières, précédemment cité, pose

<sup>27</sup> « Si le sevrage implique un allaitement réussi, la désillusion implique, elle, que l'occasion d'avoir des illusions a été offerte » Donald Woods Winnicott, 1952, « Psychose et soins maternels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969, p. 189.

<sup>28</sup> *L'amour, soudain*, p. 204.

<sup>29</sup> *Histoire d'une vie*, p. 192-193.

<sup>30</sup> *L'amour, soudain*, p. 139.

pourtant, dans la préface à l'édition hébraïque de *Totem et tabou*, et ce, dans un même temps, son ignorance de l'hébreu et son mode d'appartenance à l'identité juive :

« Aucun des lecteurs de ce livre ne saurait si aisément se mettre dans les sentiments de l'auteur, qui ne comprend pas la langue sacrée, est devenu totalement étranger à la religion de ses pères- comme à tout autre-, ne peut partager des idéaux nationalistes sans avoir pourtant dénié l'appartenance à son peuple, ressent sa spécificité comme juive et ne la souhaite pas autre. Si on lui demandait: qu'y a-t-il encore de juif en toi, alors que tu as abandonné tout ce qu tu avais là en commun avec ceux de ton peuple?, il répondrait: encore beaucoup de choses, probablement le principal. Mais cet essentiel, il ne pourrait pas présentement le formuler en termes clairs »<sup>31</sup>.

### **Le texte, un lieu d' « implantation »**

Nous venons de voir comment les hallucinations protectrices ont cette vertu salutaire de donner à l'enfant traqué la possibilité de revivre fantasmatiquement un passé, certes illusoire, mais qui lui permet néanmoins de survivre à la désolation écrasante :

« La contemplation me faisait oublier la faim et la peur et des visions de la mort me revenaient [...] L'enfant sur le point d'être oublié dans cette solitude sauvage, ou d'être tué, redevenait le fils de son père et de sa mère, se promenant avec eux l'été dans les rues, un cornet de glace à la main, ou nageant avec eux dans le Pruth. Ces heures de grâce me protégèrent de l'anéantissement spirituel<sup>32</sup>.

Or ces visions qui mettent l'angoisse en sommeil permettent également à l'écrivain d'inscrire, sous formes d'images visuelles, acoustiques et topographiques les lieux et les êtres anéantis qu'il entend ressusciter par ce recensement littéraire, car les siens

« lui apparaissent comme des êtres qui ont été arrachés d'un endroit sans être plantés ailleurs, et ce malheur l'accompagne partout »<sup>33</sup>

Appelfeld recourt donc à l'écriture afin de les « planter »

<sup>31</sup> S. Freud, 1934, *O.C.F./P.*, XI, p. 195.

GW 14, p. 569: "Keiner der Leser dieses Buches wird sich so leicht in die Gefühlslage des Autors versetzen können, der die heilige Sprache nicht versteht, der väterlichen Religion - wie jeder anderen - völlig entfremdet ist, an nationalistischen Idealen nicht teilnehmen kann und doch die Zugehörigkeit zu seinem Volk nie verleugnet hat, seine Eigenart als jüdisch empfindet und sie nicht anders wünscht. Fragte man ihn: Was ist an dir noch jüdisch, wenn du alle diese Gemeinsamkeiten mit deinen Volksgenossen aufgegeben hast?, so würde er antworten: Noch sehr viel, wahrscheinlich die Hauptsache. Aber dieses Wesentliche könnte er gegenwärtig nicht in klare Worte fassen".

<sup>32</sup> *Histoire d'une vie*, p. 166.

<sup>33</sup> *L'amour, soudain*, p. 97.

quelque part, c'est à dire dans son texte<sup>34</sup>, devenu en quelque sorte procès verbal d'implantation au seul lieu d'accueil possible, la mémoire textuelle. Il ne cherche pas tant à témoigner des scandales de l'Histoire qu'à accomplir une sorte d'activité historique œuvrant dans les archives de l'intime :

« La vieille peur que l'histoire de nos vies, la mienne [...] et l'histoire des vies de nos parents, et des parents de nos parents, ne soient ensevelies sans qu'il en demeure aucun souvenir, cette peur me faisait parfois trembler la nuit »<sup>35</sup>

Il devient en somme historien à partir d'une reconstitution et archivation psychique des liens qui le relie au passé pour rendre celui-ci éternellement présent :

« Je ne prétends pas apporter un message[...] Je me relie aux lieux où j'ai vécu et j'écris sur eux [...] La littérature est un ^présent brûlant[...] comme une aspiration à transcender le temps en une présence éternelle »<sup>36</sup>

C'est ainsi que chez celui qui a survécu avec, pour seul toit, les arbres de la forêt, le frayage de l'écriture ressemble à celui d'une randonnée sur des sentiers à baliser, pistes d'une mémoire retrouvée au sein de la nature:

« Grâce soit rendue à Dieu, il possédait une carte sur laquelle les chemins étaient inscrits. Sa vie n'est plus doute et confusion. Il se lève le matin et si son corps le porte, il se met en route ; Les Carpates sont un paysage touffu, mais il s'aide de sa mémoire et, par miracle, sa mémoire le conduit vers les rochers noirs qui émergent de la terre, et, de là, la route vers le sanctuaire de Grand-père est courte. »<sup>37</sup> « Il s'enfonce de plus en plus profondément dans les montagnes des Carpates. Il sait que ce qui lui a été révélé alors a sombré avec les années et est enfoui. Mais grâce à Iréna il possède la clé qui ouvre les lourdes portes »<sup>38</sup>

On peut aussi dire que randonner de la sorte, c'est arpenter pour ouvrir l'espace de deuil où se pleurent les morts, car l'écran du texte permet de les approcher à bonne distance, à la distance qui libère alors l'affect jusque là empêché.

À présent, les douleurs le conduisent vers des lieux qu'il a espéré rejoindre durant des années. Pour l'heure, il est dans les

<sup>34</sup> La thématique du texte comme seul lieu possible d'inhumation des morts sous-tend l'ensemble de la trilogie sur la transmission : J. Altounian « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.* ; *La Survivance / Traduire le trauma collectif ? op. cit.* ; *L'intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Dunod/ Psychismes, 2005, 2008.

<sup>35</sup> *Histoire d'une vie*, p. 217.

<sup>36</sup> *Histoire d'une vie*, p. 151.

<sup>37</sup> *L'amour, soudain*, p. 224.

<sup>38</sup> *L'amour, soudain*, p. 194.

Carpates chez ses grands parents, mais le jour où il reviendra vers ses parents n'est pas loin, et de là il retrouvera Tina et Helga, toutes les vies emportées par le Boug. Tous sont morts dans ce fleuve maudit lors de la marche forcée<sup>39</sup>.

Lorsque ces randonnées de la mémoire le « transportent à l'intérieur » et font remonter en lui « ces violentes taches de mémoire », l'enfant qu'il fut devient un visionnaire dont l'écrivain transcrit les visions :

« Je cherchai une journée entière et ce n'est que vers le soir que je trouvais un ruisseau [...] L'eau dessilla mes yeux et je vis ma mère qui avait disparu depuis longtemps. Je la vis d'abord debout près de la fenêtre, en contemplation, [...] mais soudain elle tourna son visage vers moi, étonnée que je fusse seul dans la forêt »<sup>40</sup>

Selon la conception de Winnicott où, dans l'illusion que la mère fournit à son enfant aux premières années de la vie, celui-ci se vit comme créateur du monde qui s'offre à lui<sup>41</sup>, les images hallucinatoires qui ont protégé l'enfant du désespoir créent chez l'écrivain une mère vivante revenue chez elle :

« Chaque fois que je suis heureux ou attristé son visage m'apparaît, et elle, appuyée à l'embrasement de la fenêtre, semble sur le point de venir vers moi. À présent j'ai trente ans de plus qu'elle. Pour elle les années ne se sont pas ajoutées aux années. Elle est jeune, et sa jeunesse se renouvelle toujours »<sup>42</sup>

Défiant la réalité de l'extermination des êtres et de leurs lieux de vie, la mémoire de l'écriture cherche à effacer la rupture de l'exil et le poids annihilant de ses morts. Mais on peut dire aussi que ce défi dénonce la violence d'une perte irrémédiable, puisque le retour au pays et le bonheur d'y habiter ne sont possibles que dans l'imaginaire:

« J'apprends qu'un homme pouvait emporter sa ville natale partout et y vivre pleinement. Une ville natale n'est pas assujettie à la géographie statique [...] le passé, même le plus dur, n'est pas une tare ou une honte mais une source de vie »<sup>43</sup>

<sup>39</sup> *L'amour, soudain*, p. 201.

<sup>40</sup> *Histoire d'une vie*, p. 66/67.

<sup>41</sup> Cf. Donald Woods Winnicott, 1951: « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels/ Illusion-désillusionnement / L'illusion et la valeur de l'illusion », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, op. cit. p.179-185.

<sup>42</sup> *Histoire d'une vie*, p. 68/69.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 182.

